

Langues africaines et éducation moderne en Afrique : les ambiguïtés d'une nécessité

Adama DAO, Doctorant
adamakadarydao@gmail.com

Université Alassane Ouattara

RESUME

L'intégration des langues africaines dans le système éducatif moderne en Afrique, hérité de la colonisation, demeure un défi majeur que traduisent les échecs et les perpétuelles innovations en la matière. Cette situation met en évidence une prise de conscience de l'importance de la pratique des langues locales en Afrique. En effet, toute langue reposant sur une *Weltanschauung*, c'est-à-dire la vision du monde d'un peuple, l'intégration des langues africaines dans le système éducatif moderne vise ainsi une certaine inculcation des valeurs culturelles africaines aux apprenants en vue d'un développement harmonieux du continent. Cependant, cette volonté d'intégration des langues africaines dans le système éducatif moderne rencontre des obstacles rédhibitoires tels que le multilinguisme et le problème de l'utilisation de ces langues. Dès lors, ce texte, en s'appuyant sur les méthodes analytique et critique, se propose d'analyser l'utilité et les échecs des langues africaines dans l'éducation moderne avant d'apporter des esquisses de solutions à ce problème.

MOTS CLES :

- *Développement- Éducation moderne- Langues africaines- Langues étrangères- Multilinguisme.*

ABSTRACT

The integration of African languages into the modern educational system in Africa, inherited from colonization, remains a major challenge that reflects the failures and perpetual innovations in this area. This situation highlights an awareness of the importance of local language practice in schools in Africa. Indeed, any language based on a *Weltanschauung*, that is to say, the vision of the world of a people, the integration of African languages in the modern education system thus aims at a certain inculcation of African cultural values to the learners for a harmonious development of the continent. However, this desire to integrate African languages into the modern education system encounters crippling obstacles such as multilingualism and the problem of the use of these languages. Therefore, this text, based on analytical and critical method, proposes to analyze the usefulness and the failures of the African languages in the modern education before bringing sketches of solutions to this problem.

KEYWORDS :

- *African languages- Development- Foreign languages- Modern education- Multilingualism.*

INTRODUCTION

Legs colonial, l'école moderne en Afrique n'en continue pas moins de fonctionner comme telle. L'introduction de l'école, dans sa forme actuelle, en Afrique par les colons avait une vocation instrumentale. Elle n'était point, contrairement à l'école traditionnelle initiatique, cette institution qui *a pour objet non seulement le développement intellectuel, mais encore la formation physique, morale et l'adaptation sociale etc.* Comme nous le raconte Tiona Rémy Soro (2012, p. 15) : « Le colon a besoin d'aides, d'auxiliaires, d'interprètes pour pouvoir s'avancer facilement dans l'intérieur du pays, pour installer sa suprématie, en un mot pour résoudre d'abord ses besoins immédiats. Il a donc besoin de former des auxiliaires pour l'aider dans sa tâche de colonisateur ». Pour ce faire, les jeunes africains étaient formés selon des normes et des principes éducatifs étrangers. Et, dans la mesure où ceux-ci étaient astreints de parler la langue du colonisateur au préjudice des leurs, cette nouvelle éducation leur imposait une nouvelle culture. Fanon (1952, p. 32) avait donc raison quand il écrivait : « Parler une langue, c'est assumer un monde, une culture ». Ainsi, l'école coloniale devient une source d'aliénation. De nombreux jeunes africains, "victimes" de cette forme d'éducation, en ressortent transformés, parfois déculturés et coupés des réalités africaines.

En conscience de l'impact de cette situation sur le développement des jeunes États africains, au lendemain des indépendances, le défi éducatif sera, dans de nombreux pays africains, de remédier à ce problème en optant pour l'intégration des langues africaines dans le système éducatif moderne. Des pays comme « le Bénin, le Burkina, le Mali, Madagascar, le Sénégal et, dans une moindre mesure, la Guinée et le Niger, suffisamment représentatifs par l'originalité de leur démarche » (A. R. Senghor, 2016, p. 77), vont élaborer des programmes éducatifs axés sur les langues locales. Cependant, avec des fortunes diverses, les résultats de ces expériences se sont révélés, dans l'ensemble, comme un échec. Encore aujourd'hui, en dépit des grands efforts qui sont consentis dans ce sens, les résultats escomptés se font l'Arlésienne ; c'est-à-dire qu'ils tardent à se réaliser. Et les choses demeurent en l'état. C'est d'ailleurs dans l'optique de diagnostiquer les raisons de cet échec et d'indiquer des pistes de solution que s'inscrit notre texte. Dès lors, la question qui se pose est la suivante : dans quelles mesures, l'intégration des langues africaines dans l'éducation moderne en Afrique est-elle possible ?

Pour répondre à cette question fondamentale, en nous appuyant sur les méthodes analytique et critique, nous montrerons, d'abord, la nécessité de l'intégration des langues africaines dans le système éducatif moderne en Afrique, ensuite nous tenterons de mettre en évidence les causes qui entravent cette nécessité pour enfin proposer des solutions.

1. NECESSITE DE L'INTEGRATION DES LANGUES AFRICAINES DANS L'EDUCATION MODERNE EN AFRIQUE

D'emblée, par langues africaines, il faut entendre les langues maternelles ou locales parlées en Afrique. Mais, qu'est-ce qu'une langue maternelle ou locale ? Selon Adama Ouane et Christine Glanz, « la langue maternelle est définie au sens strict comme la langue

qu'un enfant apprend en premier de la personne ayant le rôle de "mère" ou de gardien. [Elle] est utilisée pour faire référence aux nombreuses fois où un grand nombre de langues, souvent apparentées, coexistent dans l'environnement de l'enfant. Dans ces situations, il est improbable que chaque enfant puisse recevoir un enseignement en *langue maternelle* au sens strict du terme. Il est plus probable et vraisemblable que l'éducation soit proposée dans une langue de la communauté immédiate ou locale que l'enfant connaît bien » (A. Ouane et C. Glanz, 2011, p. 13). L'enjeu d'une telle précision est de mettre en perspective l'impact des langues étrangères officielles sur l'éducation dans un grand nombre de pays africains. Et, justement, la nécessité de l'intégration des langues africaines ne pourrait être mieux saisie qu'à la lumière de cet impact. Quel est donc l'impact des langues officielles, coloniales sur l'éducation en Afrique ?

D'abord, rappelons que toute langue repose sur une *weltanschauung*, c'est-à-dire la vision du monde du peuple qui la parle. Ainsi, loin d'être neutre, chaque langue charrie dans le sens de chacun de ces mots toute une culture. Qu'il existe des différences lexicologiques ou syntaxiques entre les langues, cela ne saurait traduire leurs forces ou leurs faiblesses mais mettent, plutôt, en exergue la différence entre les cultures. Dès lors, comme le note Paulin Hountondji (2006, p. 6.), « la traduction d'une langue à une autre, et parfois d'une culture à une autre peut être un véritable défi ». De même, bien qu'il puisse y avoir des mots différents dans plusieurs langues pour désigner la même réalité, il reste qu'ils concèdent d'importantes nuances.

En prenant l'exemple de la structure familiale, Niamkey Koffi nous montre jusqu'où va le sens des mots comme « père », « mère », « frère », « cousin » etc. dans les cultures africaines. Si dans la culture française, par exemple, ces mots perdent leur sens et peuvent avoir une connotation péjorative en dehors de la famille nucléaire, ils les gardent intacts dans les cultures africaines en dehors de cette sphère familiale et s'étendent à toute la société. Le faisant remarquer Niamkey Koffi (1980, p. 61) note que ces mots, dans l'Afrique précoloniale, « parcourent les axes qui traversent non seulement la famille nucléaire, mais aussi le lignage du locuteur et ceux des individus appartenant à la même classe d'âge (...) ». Par conséquent, « la famille nucléaire si elle existe en Afrique précoloniale n'a pas la signification qu'elle a en français. Son sens lui vient du lignage. Car le mariage qui la fonde n'a pas la signification personnelle que lui confère l'ère industrielle » (Niamkey Koffi, idem). Une telle nuance entre ces deux cultures dénote d'une « idéologie politique différente et d'une enculturation spécifique » (Niamkey Koffi, ibidem).

Au-delà de ces quelques remarques, parler une langue revient donc à épouser, consciemment ou non, la vision du monde qu'elle recèle. C'est, par ailleurs, assimiler la culture inhérente à cette langue car « la langue influence le comportement de l'individu, son comportement cognitif et politique, puisque la vision du monde contenue dans une langue influence la perception du monde par les hommes qui la parlent et pensent dans cette langue » (Niamkey Koffi, ibidem). Comme le souligne Louis-Jean Calvet (1974, p. 152), « là où une langue s'est imposée, c'est que s'est imposée avant elle une communauté qui parlait cette langue, imposant du coup son marché, son organisation juridique, politique, etc. ».

Imposant ainsi leurs langues aux colonisés, l'objectif des colons ne semblait pas moins de bouleverser l'organisation des sociétés africaines. Faut-il le rappeler, la colonisation est une entreprise de conquête politique, militaire et économique. Mais pour parvenir à ces fins, il faut d'abord conquérir culturellement. La langue étant « le fondement de toute culture » (Samba Diakité, 2010, en ligne), la colonisation fut, d'abord, par le biais de l'école et aussi de la chicotte, une entreprise glottophagique. « La glottophagie, écrit Niamkey Koffi (1980, p. 61), est un « phénomène de colonisation. Elle consiste à dévorer la langue des autres, c'est-à-dire des colonisés. C'est le phénomène de l'expansion impérialiste d'une langue. (...). C'est du cannibalisme linguistique ».

Dans cette perspective, la langue étant le facteur clé de l'éducation, elle constitue le canal de transmission des connaissances et des valeurs propres à assurer le développement harmonieux des individus, la glottophagie impose donc une autre forme d'éducation qui hypothèque le développement de l'individu. Hier comme aujourd'hui, l'école moderne, autrement dit, l'école coloniale forme des Africains "occidentalisés", une « lumpen intelligentsia » qui, majoritairement, adopte une attitude de snob à l'égard de leurs propres cultures. Toujours dans cette optique, faisant un parallèle entre l'utilisation de la langue française et le sous-développement de nombreux pays africains, Gérard Galtier (2017, en ligne) notait ceci :

Dans les pays d'Afrique francophone, on s'est aperçu au cours des années que l'utilisation exclusive du français dans l'enseignement causait de graves difficultés. En effet, les personnes scolarisées en français se retrouvaient déculturées par rapport au milieu d'origine et lorsqu'elles avaient bien réussi leurs études, elles voulaient quitter le village pour la ville afin d'obtenir des postes de fonctionnaires. On s'est aperçu que l'utilisation exclusive du français comme langue officielle et d'enseignement est un facteur de sous-développement : elle provoque l'exode rural et détruit l'économie locale. En fait, les personnes bien scolarisées sont très souvent improductives (que ce soit des fonctionnaires ou des chômeurs) ; les véritables producteurs (paysans, pêcheurs et artisans) sont soit illettrés soit mal scolarisés. L'éducation vise en principe à apporter à l'enfant des connaissances et une formation qui ; lui permettront de devenir un adulte responsable et autonome. Mais l'éducation scolaire en Afrique francophone, bien souvent, ce n'est pas ça. C'est essentiellement apprendre la langue française, et réciter ses leçons par cœur sans les comprendre. L'ensemble du système éducatif est copié sur le modèle français et il forme des personnes qui veulent ressembler à des Français, mais non des personnes qui font évoluer leur milieu de l'intérieur en se fondant sur les réalités locales. Le but pratique des études scolaires est essentiellement d'obtenir des postes de fonctionnaires, et vu que désormais il n'en reste plus, l'Afrique noire est remplie de chômeurs diplômés.

L'exactitude d'un tel constat conforte cette amertume de Joseph Ki-Zerbo (1994, p. 30), lorsqu'il affirme : « L'école en Afrique n'est pas encore une école africaine. C'est un kyste exogène, budgétivore, une usine de chômeurs, un défoliant culturel, une poudrière sociale potentielle ». L'école moderne constitue donc, dans sa forme actuelle, un immense obstacle au développement, une crise de l'éducation, proprement dite, en Afrique due à l'imposition et à l'utilisation des langues étrangères coloniales comme langues nationales officielles d'enseignement et d'administration. La résolution de ce problème impose de

prendre en compte les langues africaines dans le tissu éducatif moderne dont les enjeux restent importants. D'où la nécessité de leur intégration. Cependant, quels sont les enjeux d'une telle entreprise ?

Intégrer les langues africaines dans le système éducatif moderne en Afrique, c'est opérer une révolution éducative importante. C'est, selon le vœu de Ki-Zerbo, construire une « école africaine ». Cette expression insinue l'idée d'une spécificité de l'éducation scolaire qui doit être en Afrique. Pour David Musa Soro (2006, p. 217), l'école africaine, pour cet historien burkinabé, est celle qui « doit s'imprégner de la culture africaine ». Étant donné que les langues sont les véhicules et la porte d'entrée des cultures, l'introduction des langues africaines à l'école est donc indispensable. Une telle école permettra aux jeunes africains d'apprendre, de comprendre, mieux de transformer leurs propres réalités quotidiennes et historiques. Cela n'implique, toutefois pas, faut-il insister, un rejet de l'école occidentale ; sauf que leur quintessence est difficilement saisissable par les écoliers africains. Elle offre des enseignements qui ne sont pas, à tout le moins, inutiles.

L'apprentissage, dans ce contexte, est lent et purement répétitif. Dans *Nations nègres et cultures*, Cheikh Anta Diop (1979, p. 572) soulignait déjà ce fait : « Un enseignement qui serait donné dans une langue maternelle permettrait d'éviter des années de retard dans l'acquisition de la connaissance. Très souvent l'expression étrangère est comme un revêtement étanche qui empêche notre esprit d'accéder au contenu des mots. Le développement de la réflexion fait alors place à la mémoire ». À la suite de ce savant sénégalais, de nombreuses recherches empiriques confirment cette observation : « Les études sur l'apprentissage de concepts scientifiques et mathématiques constatent que les élèves enseignés dans une langue africaine comprennent nettement mieux les concepts que ceux qui suivent un enseignement en anglais ou en français. Les chercheurs estiment que l'acquisition de compétences pour l'exposé et la résolution de problèmes aura un impact positif sur le processus d'apprentissage si elle s'appuie sur l'utilisation d'une langue africaine familière » (A. Ouane et C. Glanz, 2011, p. 36). Et pour renchérir, Ki-Zerbo (1994, p. 42) dira : « Les méthodes d'enseignement fondées sur la récitation et l'utilisation d'une langue étrangère comme medium d'enseignement jouent un rôle dans cette mise en jachère de l'imagination dans cette extradition interne de l'esprit créateur ». Faire donc des langues africaines les langues d'enseignement à l'école, c'est fertiliser la créativité des Africains pour rendre possible une diffusion efficace et massive des connaissances tant endogènes qu'exogènes.

Ce dont les jeunes africains ont besoin aujourd'hui, pour s'exprimer comme Paulin Hountondji (2000, p. 55), c'est « une éducation qui mette fin à leur isolement intellectuel, économique, politique et culturel et qui leur offre la possibilité de prendre part le plus possible au monde des affaires ». Craignant, ce qu'il appelle une « dispersion dans l'universel » des cultures africaines du fait de la mondialisation, l'introduction des langues africaines dans les écoles en Afrique constitue, pour ce philosophe béninois, le préalable décisif à cette éducation dont il est question. Il faut donc, souligne-t-il, une politique cohérente à cet effet. Si l'ère de la mondialisation est celle du « donner et du recevoir » entre les peuples à l'échelle de la planète mettant en interactions les différentes parties du monde, les peuples africains, dans la mesure où ils sont victimes de l'impérialisme

linguistique, risquent d'être phagocytées par les autres. C'est dans ce sens que citant Kédrébégo, Abou Napon (2006, p. 207) écrit : « C'est par sa langue qu'une communauté se distingue des autres et c'est encore par elle que les enfants apprennent à se socialiser, c'est-à-dire à intérioriser les valeurs socio-culturelles de leur communauté ». Ainsi, la valorisation et la pratique officielle effective des langues africaines, comme médium d'éducation et communication massif, constituent pour les Africains un moyen de résistance au rythme engloutissant de la mondialisation.

En substance, l'intégration des langues africaines dans l'éducation moderne s'avère nécessaire au développement des pays africains. Dès les indépendances, cette problématique s'est posée dans de nombreux États africains. Et, malgré les remarquables efforts consentis dans ce sens, les résultats laissent encore aujourd'hui à désirer. Le français, l'anglais, le portugais etc. sont encore les langues officielles et d'enseignement en Afrique. Comment alors expliquer l'échec de l'« officialisation » des langues africaines ? Autrement dit, quelles sont les entraves à l'intégration des langues locales ou maternelles dans le système éducatif en Afrique ?

2-RAISONS DE L'ECHEC DE L'INTEGRATION DES LANGUES AFRICAINES DANS L'EDUCATION MODERNE EN AFRIQUE

Bien qu'il y ait de la volonté, hier comme aujourd'hui, d'intégrer les langues africaines dans le système éducatif moderne dans plusieurs pays africains, cette nécessité reste, pourtant, entachée d'immenses ambiguïtés et les langues étrangères coloniales se « font la part belle » dans l'éducation. Ces langues, à l'instar du français et de l'anglais, comme l'affirment certains, ne sont plus en Afrique des langues étrangères. Raison pour laquelle, les politiques d'intégration des langues locales dans les écoles sont sanctionnées par des échecs. Cependant, si une telle affirmation n'est pas tout à fait fausse, il faut reconnaître que loin de poser le problème de ces échecs avec acuité, elle fonctionne plutôt comme un raccourci qui l'élude. L'échec de l'« officialisation » des langues africaines s'expliquerait, selon des cas particuliers, par d'autres facteurs que nous énumérons comme suit : le multilinguisme, le problème de l'utilisation des langues africaines et le culte complexe pour les langues coloniales.

2.1 Le multilinguisme

L'Afrique est un continent composé d'une kyrielle de groupes ethniques ; comportant elles-mêmes des ramifications, on ne peut, irréductibles les unes aux autres. Cette diversité culturelle se perçoit bien au travers de la variété des langues qui peuplent le continent.

Le nombre de langues parlées en Afrique va de 1000 à 2500, selon les estimations et les définitions. Les États monolingues n'existent pas et les langues traversent les frontières sous forme de configurations et de combinaisons différentes. Le nombre de langues varie entre deux et trois au Burundi et au Rwanda, à plus de 400 au Nigeria. La réalité sous-jacente de chaque contexte multilingue est complexe, spécifique et changeante. (A. Ouane et C. Glanz, p. 8).

S'il est indéniable que cette multiplicité des langues contribue à la richesse culturelle du continent, sur le plan éducatif, elle constitue un obstacle important relativement au choix d'une langue comme langue nationale d'enseignement et d'administration dans plusieurs pays africains. Dans les pays africains qui comptent plus de deux langues locales, persiste une difficulté d'option pour la langue qui puisse supplanter la langue étrangère coloniale. Par exemple, en Côte d'Ivoire, entre plus d'une soixantaine de langues, le choix d'une langue locale nationale commune reste un véritable défi. La langue française qui est donc la langue officielle « profite » de cette impasse. Et bien que ce problème soit minime dans certains pays comme le Mali (le Bambara), le Burkina Faso (le Moré), le Sénégal (le Wolof) etc. qui disposent déjà de grands groupes linguistiques, à forte dominance, se pose cependant le problème de l'utilisation de ces langues dans le système éducatif.

2.2 Le problème de l'utilisation des langues africaines

L'utilisation des langues africaines dans le système éducatif telle qu'expérimentée dans certains pays ne correspond pas à la nécessité de leur intégration dans ce domaine. En effet, les politiques linguistiques africaines, pressées de liquider les langues coloniales, tombent dans le piège d'un « règlement de compte » nationaliste. Vouloir carrément « africaniser » l'éducation en Afrique, par l'introduction des langues africaines est une entreprise dangereuse qui ne promet rien en matière de développement. Aujourd'hui, ces langues coloniales s'imposent et il serait illusoire de vouloir les supprimer au risque de ne plus pouvoir communiquer avec le reste du monde, au péril de, pour pasticher Aimé Césaire, « s'emmurer dans le particulier ». Comme le remarque si bien Racine Senghor (2016, p. 82) : « L'introduction des langues nationales dans les écoles, leur place dans le système, les langues à choisir si choix il devrait y avoir, voilà des questions qui, aujourd'hui, constituent le principal débat. Celui-ci relève d'abord de considérations politiques parce qu'on invoque la nécessité de valoriser les langues nationales. Celles-ci, pense-t-on, devraient être élevées à la même dignité que les langues étrangères, langues d'emprunt, fussent-elles langues officielles ».

C'est pourtant l'intention qui semble motiver cette rapide transcription et description des langues africaines pour en faire des langues « fortes », des langues « scientifiques », des langues standards. L'exemple du Sosso en Guinée, du Zoulou en Afrique du Sud, du Bambara au Mali, etc. Bien que ces efforts soient louables, il faut reconnaître que la précipitation dans laquelle ils furent entrepris résorbe la portée qui est leur inhérente. Ces efforts sont comme ceux d'un paysan qui sème une parcelle sans l'avoir au préalable défricher et labourer, ce qu'il a semé pousse cependant sans donner les fruits attendus. Il faut donc du temps !

Par ailleurs, la description et transcription rapides des langues africaines en font des disciplines scolaires au lieu qu'elles soient des canaux de transmission du savoir. Le problème qui se pose donc est que des apprenants déjà habitués à une langue vont, malencontreusement, accuser un retard important en voulant étudier les structures graphiques, phonétiques de cette même langue. Et pis, très souvent cela se fait encore dans la langue coloniale qu'on veut supplanter. Dans son ouvrage *Sur la "philosophie*

africaine”, Paulin Hountondji relevait déjà ce paradoxe quant à l’utilisation des langues africaines dans l’éducation moderne.

L’enseignement des langues africaines devrait faire place à l’enseignement dans les langues africaines. Plutôt que d’étudier, en français ou en anglais, la structure linguistique du yoruba ou du fon, il serait plus juste de discuter en fon ou en yoruba des structures du français et de l’anglais, et plus généralement de traiter dans les langues africaines les problèmes les plus ardues des diverses sciences : mathématiques, physique, chimie, biologie, histoire, linguistique, etc.

(P. Hountondji, 1976, p. 237).

À côté de cette remarque qui dévoile un écueil fondamental à propos de la question de l’intégration des langues africaines, subsiste aussi un autre phénomène : celui du prestige accordé aux langues coloniales.

2.3 Le culte complexuel des langues coloniales

Pour mesurer l’ampleur de ce problème, considérons ces propos de Léopold Sédar Senghor : « Nous, politiques noirs, nous, écrivains noirs, nous sentons, pour le moins, aussi libres à l’intérieur du français que de nos langues maternelles. Plus libres en vérité, puisque la vérité se mesure à la puissance de l’outil : à la force de création » (P. Soubias, 1999, p. 126). Et, parlant des conjonctions et locutions conjonctives dans la langue française, il écrit : « Elles indiquent les étapes nécessaires de la pensée active : du raisonnement. À preuve que les intellectuels noirs ont dû emprunter ces outils au français pour *vertébrer* les langues vernaculaires » (Senghor, 1964, p. 350). L’idée fondamentale qui ressort de telles affirmations est que la langue française est une langue « supérieure », « bien faite » qui est susceptible de parfaire les raisonnements discursifs des Africains que ne le font leurs langues maternelles. Ce complexe est l’une des causes réelles de l’échec de l’intégration des langues africaines. Car comment peut-on supplanter une chose que nous trouvons intéressante par une autre que nous trouvons moins ? Il y a en vérité un complexe de supériorité et de « goût » pour les langues coloniales que nous trouvons plus « classes » que nos langues maternelles, un peu trop « rébarbatives » ; qui ne donnent pas la possibilité de grasseyer.

Du reste, ce culte complexuel des langues coloniales, très souvent, se pare d’une fausse recevabilité en alléguant une certaine non-scientificité des langues africaines. Ainsi, les langues africaines, contrairement aux langues coloniales seraient incapables de produire des concepts abstraits car elles expriment le réel par le concret, par des discours imagés. Or, comme l’affirme Niamkey Koffi (1980, p. 55) : « Il n’existe pas au monde de langue naturelle au monde possédant spontanément une batterie conceptuelle qui en fait par essence une langue scientifique et technique. Les langues scientifiques et techniques sont des excroissances des langues naturelles ». Le privilège accordé aux langues coloniales par les Africains est bien, au fond, l’impact de l’impérialisme linguistique depuis la colonisation. Les Africains, ayant ainsi été conditionnés à sous-estimer leurs langues, celles des colons devient donc la langue idéale. Dans une telle situation, la question de l’intégration des langues africaines demeure encore une immense angoisse contre laquelle il est urgent de trouver des solutions.

3– ESQUISSES DE SOLUTIONS A L'INTEGRATION DES LANGUES AFRICAINES DANS LE SYSTEME EDUCATIF EN AFRIQUE

La question de l'intégration des langues africaines dans l'éducation moderne en Afrique est une problématique majeure dont la nécessité impose de proposer des solutions iréniques. Si, comme l'écrivait François Perroux, « le développement est la combinaison des changements mentaux et sociaux d'une population qui la rendent apte à faire croître, cumulativement et durablement son produit réel global » (G. Thinès et A. Lempereur, 1975, p. 273). L'éducation étant le fondement de tout développement véritable, elle doit, pour ce faire, être enracinée dans la culture. Cette affirmation met, par ailleurs, en lumière cette célèbre phrase de Joseph Ki-Zerbo (1994, p. 50) : « On ne développe pas, on se développe ». Pour cet historien burkinabé, le développement est un processus de transformation de soi, de valorisation et d'exploitation de son patrimoine culturel, ses potentialités endogènes. Ainsi, l'utilisation et la valorisation des langues locales restent le préalable incontournable dans la mesure où elles permettent une transmission efficace des connaissances théoriques et pratiques. Facteur donc de communication et d'éducation, les langues africaines « favorise[nt] non seulement la compétence, la polyvalence et la productivité, mais permet[tent] aussi d'entretenir la diversité et l'ancrage dans sa culture et ses traditions, ainsi que l'adaptation à l'inconnu et la capacité de vivre avec les autres ». (A. Ouane et C. Glanz, 2010, p. 4).

Fort donc de tout ce qui précède, les solutions que nous proposons ici concernent les problèmes que nous avons évoqués plus haut à savoir : le multilinguisme, le problème de l'utilisation des langues africaines dans le système éducatif et le complexe des Africains vis-à-vis des langues coloniales. D'abord, il faudra souligner avec force que l'intégration effective des langues africaines dans l'éducation moderne en Afrique est un processus qui nécessite assez de temps et de travail. À cet effet, concernant le multilinguisme, la solution envisageable reste la création d'« espaces linguistiques » à partir des langues majoritairement parlées par les populations en fonction des espaces géographiques. Ainsi, autant qu'il est impossible de faire des omelettes sans casser des œufs, la réussite d'une telle politique linguistique doit pouvoir aller dans ce sens.

Loin d'être, cependant, une autre forme de la glottophagie, cette solution est nécessaire dans la mesure où la différence entre les langues africaines est moins prononcée qu'avec les langues occidentales ; de surcroît, coloniales. Car, à croire Cheikh Anta Diop, toutes les langues africaines ont une origine commune : l'égyptien ancien ; le medew nejter. Mais, écrit-il, « la "science" occidentale a falsifié l'histoire en coupant l'Égypte de ses racines nègres et elle a découpé l'Afrique en ethnies dont on a majoré l'hétérogénéité à souhait » (C. A. Diop, 1979, p. 350). Et, Théophile Obenga (1993) consacrera sur cette question un travail acharné dans un bon nombre de pages. Cette création donc des « espaces linguistiques » se révèle comme un palliatif au problème du multilinguisme.

Et, une fois ces « espaces linguistiques » créés, pour ce qui est de l'utilisation des langues africaines, il faut noter qu'elles ne devraient pas avoir pour vocation de liquider les langues étrangères coloniales mais de les supplanter dans le rôle qu'elles jouent sur le plan éducatif et administratif. Au lieu de vouloir les décrire et les transcrire rapidement,

les langues africaines doivent, dans cette phase propédeutique, être seulement, le moyen de communication et d'instruction. Car l'important n'est pas d'abord d'écrire et de pouvoir lire dans sa langue un livre mais de pouvoir rendre le contenu dans sa langue. Est-ce à dire que la transcription ou la description des langues africaines est inutile ? Non. Mais les expériences, déjà notées dans ce sens, dans certains pays africains comme la Guinée (le Sosso), le Burkina Faso (le Moré), le Mali (le Bambara) etc. se sont soldées par des échecs car elles n'ont pas succédé à un long travail préparatoire. L'essentiel, comme le disait Paulin Hountondji, c'est « de traiter nos langues comme objets de science, de les pratiquer plutôt comme des véhicules de la science : véhicules qui doit être enrichis, transformés, pour être haussés au niveau de la complexité du savoir scientifique ». (P. Hountondji, 1976, p. 237). Ceci étant, la question de leur description, leur transcription est trop d'importance pour qu'on l'aborde avec précipitation. Il faut donc un "déblayage" de terrain dans ce domaine, un conditionnement des esprits. Et cela consiste dans l'utilisation pratique des langues africaines comme canaux de transmission du savoir.

Pour ce qui est du complexe pour les langues coloniales, il est important de rappeler cette célèbre phrase de Claude Lévi-Strauss (1987, p. 22) : « Le barbare, c'est, d'abord l'homme qui croie à la barbarie ». Mutatis mutandis, c'est parce que les Africains croient que leurs langues sont "barbares" qu'eux-mêmes les appellent, comparativement aux langues coloniales, « dialectes », « vernaculaires », « indigènes », « patois », « jargon » etc. La raison fondamentale de cette taxinomie coloniale était de déprécier les langues africaines, à amener les colonisés à dédaigner leurs propres langues. Comme, le souligne Samba Diakité, « le "n'importe- quoi-isme" commence par la nomination de l'Autre d'un terme péjoratif ; on le discrédite, on bafoue sa culture et on lui donne un nom. Or comme le dit Jean Brun, "donner un nom à quelqu'un ce n'est pas se donner seulement la possibilité de le désigner, mais c'est aussi vouloir se donner la puissance de le faire venir. L'appellation se veut également appel" » (Samba Diakité, 2006, en ligne).

La dévalorisation des langues africaines est donc due à une surestimation des langues coloniales. De telles discriminations, corollaire de l'impérialisme linguistique, ne devraient plus encore aujourd'hui, être prises en considération. Car, à la vérité, la catégorisation des langues ne relève d'aucune raison scientifique ni d'aucun critère linguistique pour justifier objectivement l'infériorité des unes et la supériorité des autres. Tout comme les cultures, aucune langue ne pourrait se targuer d'être la meilleure ; si bien qu'elles se font des emprunts mutuels en vue de se parfaire.

Sans complexe, les Africains devraient valoriser leurs langues dans les domaines éducatifs, scientifiques et administratifs. Si certains pays africains comme le Mali, le Burkina Faso, l'Afrique du sud etc. sont en avance sur ce point, néanmoins, l'importance d'un tel fait l'impose à toute l'Afrique comme une nécessité inéluctable. Et pour la réussite d'une telle entreprise, de fortes politiques linguistiques de promotion de l'utilisation des langues africaines devraient être mises en place.

CONCLUSION

La question de l'intégration des langues africaines dans l'éducation moderne demeure une priorité indispensable dans la quête du développement en Afrique. L'importance d'une telle affirmation se perçoit bien à travers l'impact continu des langues coloniales sur la conscience africaine car la langue est le « réservoir » de la culture. Cette situation est l'une des causes importantes du sous-développement de l'Afrique. Par exemple, l'éducation, dont le but fondamental est de donner à l'individu des moyens pour son effective adaptation sociale, devient par l'effet des langues étrangères coloniales, selon l'expression de Ki-Zerbo, une poudrière sociale potentielle, une usine de chômeurs, un défoliant culturel.

Les nombreuses entreprises au lendemain des indépendances et encore aujourd'hui, pour pallier à cette crise en voulant intégrer les langues africaines dans le système éducatif en Afrique laissent encore énormément à désirer. En effet, ces échecs s'expliquent par le multilinguisme, le problème de l'utilisation des langues africaines et le privilège complexe des langues coloniales. Le multilinguisme, traduisant la pluralité irréductible des langues dans un même pays, impose la difficulté quant au choix d'une langue nationale commune. Dans la majorité des expériences, les langues africaines sont utilisées non comme moyen de transmission du savoir mais comme objet de connaissance. Cette attitude ethnolinguistique met, par ailleurs, en exergue le culte complexe pour les langues coloniales. Elles sont, à la différence des langues africaines, considérées comme "supérieures" ; ce qui cause un grand obstacle à une pratique effective des langues africaines dans des secteurs clés du développement tels que, principalement, l'éducation et l'administration.

Face à de tels problèmes, il faut donc trouver des solutions. Et, ce que nous proposons à cet effet, c'est, relativement au problème du multilinguisme, la mise en place d'espaces linguistiques à partir des fortes proportions géographiques des langues parlées. Pour le problème de l'utilisation des langues africaines dans le système éducatif, elles doivent être des véhicules de la science et non objet de science. À la question du complexe pour les langues coloniales européennes, il faudra la mise en place de fortes politiques linguistiques de galvanisation et de promotion des langues africaines pour redonner aux langues locales le mérite et le prestige qui sont les leurs. Car, en vérité, une effective renaissance africaine se trouve dans le devoir de réhabilitation des langues africaines comme moyen massif d'éducation et de communication en Afrique.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALBERT, Mariane (dir.), 1999, *Francophonie et identités culturelles*, Paris, Karthala.

BOUTIN, Akissi Béatrice et N'GUESSAN Jérémie Kouadio, 2013, « Citoyenneté et politique linguistique en Côte d'Ivoire » in *Revue française de linguistique appliquée*, Vol. XVIII, p. 121-133.

CALVET, Jean-Louis, 1974, *Linguistique et colonisation. Petit traité de glottophagie*, Paris, Payot.

DIAKITÉ, Samba, 2006, « L'autre et sa langue : la langue du refus » in *Contrepoints philosophiques*, Rubrique politique. [http:// www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch), consulté le 15 octobre 2016.

DIOP, Cheikh Anta, 1979, *Nations nègres et cultures*, tome II, Paris, Présence Africaine.

FANON, Frantz, 1952, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, coll. Club africain du livre.

GALTIER, Gérard, « Les langues africaines, l'éducation et l'édition » in [http :
www.terangaweb.com/lehec-du-passage-a-lecrit-des-langues-africaines/](http://www.terangaweb.com/lehec-du-passage-a-lecrit-des-langues-africaines/), consulté le 25 octobre 2017 à 20h.

HOUNTONDJI, Paulin Jidenu, « Cultures africaines et mondialisation : un appel à la résistance », traduit de l'anglais par François Polet, in *Culture et mondialisation. Résistance et alternative*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 47-57.

HOUNTONDJI Paulin, 1976, *Sur la "philosophie africaine". Critique de l'ethnophilosophie*, Paris, Maspero.

HOUNTONDJI Paulin Jidenu, 2006, « L'impartageable : Sur quelques défis de la communication dans l'espace francophone » in Colloque « Expériences et mémoire : partager en français la diversité du monde », Bucarest.

KI-ZERBO, Joseph, 1994, *La natte des autres. Pour un développement endogène en Afrique*, Dakar, CODESRIA.

KOFFI, Niamkey, 1980, « La langue officielle en Afrique francophone : la conséquence idéologique » in *Le Koré*, revue ivoirienne de philosophie et culture, n° 13-14, 15 et 16, Université nationale d'Abidjan.

LÉVI-STRAUSS, Claude, 1987, *Race et Histoire*, Paris, Denoël.

NAPON Abou, 2006, « Le rôle des langues nationales dans la promotion de la culture burkinabè » in *Revue du CAMES- Nouvelle Série B*, Vol. 007, n° 1, (1^{er} Semestre).

N'GUESSAN, Jérémie Kouadio, 2007, « Le français : langue coloniale ou langue ivoirienne » in *Hérodote*, Vol. 3, n°126, pp. 69-85.

OBENGA, Théophile, *Origine commune de l'égyptien ancien, du copte et des langues négro-africaines modernes. Introduction à la linguistique historique africaine*, Paris. L'Harmattan, 1993.